

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 51

Artikel: La justice au bon vieux temps
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Cloître, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

En vente :
ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS
1904
50 centimes.

Paderewski.

Le compositeur Paderewski se fera entendre à Lausanne lundi prochain, et à Morges le surlendemain, 23 décembre. Il jouera dans la seconde de ces villes au profit de la Crèche et de l'Infirmerie locale. A Lausanne, le produit net de son concert servira à former la première base du capital nécessaire à la construction d'une grande salle de réunions et de concerts. L'illustre pianiste favorise doublement les Lausannois et les Morgiens, car il ne donne plus que très rarement des auditions musicales publiques.

Un auteur allemand, M. Alfred Nossig, a publié, à Leipzig, une brochure* ornée de quatre beaux portraits du virtuose du piano et contenant sur sa vie et ses œuvres des renseignements que nous traduisons à l'intention de nos lecteurs. Du moment que Paderewski est devenu un ami de nos amis de Morges, il se trouve être l'ami du *Conteur vaudois* et a droit à une place dans nos colonnes.

Jean-Ignace Paderewski est Polonais. Il a 43 ans, étant né le 6 novembre 1860 à Kurylowka. Il commença ses études à Varsovie. Agé de 16 ans à peine, il entreprit sa première tournée de concerts en Pologne et en Russie, courant d'une ville à l'autre en dépit d'un hiver rigoureux, et grelottant de froid sous un mince pardessus d'été. Ce ne fut pas un enfant prodige — heureusement pour lui ! Au conservatoire de Varsovie, où il entra comme professeur à l'âge de dix-huit ans, on disait dans son entourage : « Celui-là n'arrivera jamais à rien ! » Paderewski douta le premier de son talent et, renonçant un moment à devenir un pianiste célèbre, décida qu'il ne serait plus que compositeur. Dépité, au reste, par l'accueil glacial de ses compatriotes, il quitta bientôt la Pologne et se mit à courir le monde.

En Allemagne, où il joue devant des célébrités musicales, on le conjure de se remettre à étudier le piano. Il se rend alors à Vienne et, à force de gammes, finit par devenir maître de l'instrument qui devait rendre son nom célèbre dans l'univers entier. Alors commence son triomphal voyage à travers les grandes capitales. Il joue devant tous les chefs d'Etat. A Londres, la reine Victoria fait rouler son auteuil à côté du tabouret de Paderewski pour mieux voir son jeu, et l'une des princesses royales sollicite comme une faveur de pouvoir faire le portrait de l'artiste. La reine le Roumanie le prie d'être du cercle de ses mis intimes. A Rome, le roi Humbert le décore d'ordres réservés ordinairement aux princes royaux. Après avoir été l'objet d'ovations enthousiastes en Europe, Paderewski se rend chez les Américains et les transporte

* Hermann Seeman, Nachfolger, Leipzig.

d'admiration, comme il l'avait fait des Allemands, des Anglais, des Français, des Russes et des Italiens.

Nous avons dit que Paderewski ne passait pas pour un petit phénomène dans ses jeunes années. Il avait cependant été marqué de bonne heure du sceau du génie. Ainsi il n'avait que douze ans quand il joua au professeur K. de Varsovie la niche que voici.

Un fabricant de pianos, ami de la famille Paderewski, avait présenté le jeune garçon au professeur K. Tandis que ce dernier et le fabricant discutent le plan des leçons, Paderewski se glisse dans une chambre voisine, aperçoit sur un piano le manuscrit d'une polonaise que le professeur venait d'achever, et le parcourant rapidement, apprend le morceau par cœur d'un bout à l'autre. Invité à jouer quelque chose pour donner à son futur maître une idée de ses dispositions, Paderewski exécute de mémoire divers morceaux et, en particulier, une brillante polonaise.

— De qui est cette composition ? demande M. K.

— C'est un vieil air populaire qu'on joue dans mon village natal, répond l'enfant.

Le maître avoua ne l'avoir jamais entendu.

— L'imbécile ! s'écria Paderewski en s'éloignant de la maison du professeur K., il n'a pas reconnu sa propre polonaise, à cause de deux ou trois misérables variantes que j'y ai introduites !

Paderewski n'est pas seulement un compositeur de renom et un génial pianiste, c'est aussi un homme de beaucoup d'esprit. Nombre de ses mots ont fait fortune.

Un prince R. qui joue au Mécène, bien qu'il profite plus des artistes que ceux-ci ne profitent de lui, avait organisé plusieurs fêtes de charité pour lesquelles il avait obtenu le concours absolument gratuit de Paderewski. Or, un jour, le virtuose ayant arrangé lui-même un concert de bienfaisance, fit demander au prince K. s'il ne retiendrait pas une place. Le noble personnage retourna simplement le billet qu'on lui envoyait. « Je ne sais, lui écrivit là-dessus Paderewski, je ne sais que penser de votre procédé. Est-il indigne ou est-il digne de vous ? »

L'auteur de la brochure raconte qu'il vit pour la première fois Paderewski au Café central, à Vienne, rendez-vous de prédilection des artistes polonais. Il lui parla de Mozart et affirma qu'aucun compositeur de nos jours ne lui allait à la cheville. Paderewski se contenta de hausser les épaules ; mais, le lendemain il se mit au piano et demanda la permission de jouer un morceau de Mozart très peu connu. C'était un menuet. L'air était si ravissant que l'adorateur de Mozart s'écria : « Eh bien, avouez vous-même que nul aujourd'hui n'est capable d'écrire quelque chose de pareil ! » « Si fait, répondit Paderewski, car ce menuet est de moi. »

Rassasié de gloire, mais toujours passionné pour son art, Paderewski s'est fixé près de Morges, dans sa somptueuse villa de Rioud-

Bosson. Il vit là parfaitement heureux. Lorsqu'il a assez travaillé, il se rend sur sa terrasse et ses yeux se portent avec ravissement, par-dessus la ville des iselettes, par-dessus l'arsenal, sur les eaux bleues du Léman et sur la ligne harmonieuse des Alpes. Mais son délassement favori est de soigner son jardin et les merveilleuses treilles de ses serres. « Si je n'étais musicien, je voudrais être paysan », dit-il parfois.

Musset l'a écrit :

Et l'on peut être artiste en plantant des navets.
V. F.

Petit Noël.

Voici venir les soirs féériques et doux,
Les soirs dorés et bleus comme sur les images
Où l'on voit une étoile au ciel, et les rois mages
Qui viennent adorer l'Enfant frère, à genoux ;

Voici venir les soirs exquis et féériques
Où les bambins émus marchent plus doucement,
Où les lumières ont des reflets plus magiques,
Où le ciel est en or, et la neige en argent ;...

Car on sait qu'il viendra, le Noël blond et rose,
L'adorable enfanton — on le sait, on l'attend ! —
Des rêves ? des désirs ? C'est qu'on en avait tant !!
Pourvu qu'il n'aille pas oublier quelque chose
L'exquis petit Noël, le Noël blond et rose !

Pour nous les temps sont loins, des petits Noëls blonds
Et des désirs anxieux parce qu'ils sont trop longs ;
Et nous ne mettons plus, toutes les fins d'années,
Notre plus grand sabot au fond des cheminées...

[bords —
Peut-être craignons-nous d'y trouver, — jusqu'aux
En place des bonbons, des nougats, des musiques,
Et des pantins vernis qui sautent, fantastiques,
Trop de désirs éteints, et trop de Rêves morts ?...
PIERRE ALIN.

La justice au bon vieux temps.

Que l'on prétende encore que le monde ne s'améliore pas, en dépit des apparences ! Les principes de justice, d'humanité, de tolérance ont pourtant fait des progrès depuis le XVIII^e siècle, où l'on trouvait encore, dans le code criminel de l'ancien canton de Glaris — et ce pays n'était pas seul — des dispositions comme celle-ci :

Article sur les voleurs (extrait du code criminel de l'ancien canton de Glaris).

« Il est dit, quant au voleur Juif, qu'on doit
» premièrement lui demander s'il veut adop-
» ter la foi chrétienne et recevoir le baptême.
» S'il dit que oui, un ecclésiastique le baptise
» par devant le tribunal, après quoi il est jugé
» comme un chrétien, s'il veut par contre res-
» ter Juif, le jugement sera rendu comme
» suit : Il sera pendu par les pieds avec une
» corde ou une chaîne, comme voleur, à un
» gibet dressé expressément pour lui, entre
» deux chiens enragés, et si élevé entre le
» ciel et la terre, que l'herbe puisse croître
» sous lui, et qu'il puisse commander aux

» chiens, aux oiseaux et à l'air, étant de cette
» manière étranger à la terre. Et messieurs
» les juges ordonneront des gardes et des
» gens autour du gibet pour le garder jusqu'à
» ce que mort s'ensuive, afin que cette vile
» créature ne fasse plus ni bien ni mal, et lors-
» que cela sera exécuté la loi sera satisfaite.»



Le père Magnu.

Le père Magnu ne crache pas dans son verre, comme on dit. L'autre soir, pour rentrer chez lui, « il y avait », et largement.

Accroupi sur une borne, au bord du chemin, il murmurait :

— Ch'rette!... ch'rette!... yé traô tserdzi L'arai mi faillu fêrê dou voyâdzo!

* * *

C'était déjà le père Magnu qui, un jour, dans le même état — c'est son état normal — s'en retournait, sur son char, du marché de Morges. Il était dans la Grand'rue, lorsqu'il remarqua tout-à-coup que celle-ci allait se rétrécissant et qu'à l'extrémité les maisons bordières semblaient se toucher — simple effet de perspective, bien entendu.

— Diable! fait-il, c'est tout mince là au bout; y a pas mèche de passer. Faut veri.

Et il retourne son char.

Où est la bonne ?

L'engouement qui, tout-à-coup, s'est manifesté chez nous, comme ailleurs, pour les vieilles choses, en général, et pour les bibelots historiques, en particulier; les déboires récents des archéologues et des antiquaires au sujet de la fameuse tiare de Saïtapharnès, donnent quelque actualité aux lignes suivantes, publiées dans la *Gazette*, en 1834, et que vient de nous signaler le hasard.

* * *

La plume de l'abdication.

C'est ainsi que les Anglais ont baptisé celle avec laquelle Napoléon signa sa première abdication, à Fontainebleau.

Il venait de faire à la vieille garde les adieux qui ont retenti dans le monde et de monter en voiture, lorsque les commissaires des puissances étrangères, gravissant rapidement l'escalier du château, coururent en tumulte au cabinet de l'empereur.

Là, chacun se rangea en silence autour d'une petite table ronde recouverte d'un tapis de velours vert, qu'on voit encore à Fontainebleau. Sur un des côtés de cette table, on voit le tapis fendu et l'acajou entamé d'une large entaille: c'est le coup de canif que donna l'empereur en signant l'abdication, parce que la plume dont il se servait allait mal et semblait se refuser à écrire.

Au bout de quelques minutes de silence, les commissaires cherchèrent de tous côtés l'écrivain et la plume de Napoléon; tout avait disparu. Ils interrogèrent en vain les gens du château, ils ne purent rien découvrir. Et cependant chacun d'eux tenait à avoir la plume avec laquelle Napoléon avait signé son abdication. Ils tenaient à l'avoir comme un monument de la gloire de leurs armes.

Cette pétilleuse d'orgueil fut comprise du concierge du château qui avait eu soin d'enlever la plume aussitôt après la sortie de l'empereur. Le bruit s'en répandit, et bientôt le

commissaire de la Grande-Bretagne fit des offres magnifiques pour avoir cette plume. Le concierge fut chercher celle qui servait à sa femme pour écrire ses comptes de chandelles, et la donna à l'Anglais moyennant cinquante livres sterling en lui recommandant le secret.

Le commissaire autrichien vint à son tour; il eut celle du corps de garde des grognards. La Prusse ne fut pas oubliée, on lui donna la meilleure plume d'oie qu'on put trouver dans la ville, et le commissaire russe emporta une superbe plume de dindon.

La crédulité des alliés ne se borna pas là. Chaque jour, des officiers supérieurs venaient chez le concierge; chaque jour le concierge leur donnait une plume. La basse-cour du château y passa toute entière. Aussi l'on voit aujourd'hui à l'étranger plus de trois mille plumes richement encadrées; chacune d'elles est la seule et unique qui ait servi à Napoléon.

En Ruthénie*. — D'où vient le plaisir intense que l'on ressent à suivre la vie, surtout la vie intérieure, des humbles personnages dont Sémène Zemlak nous raconte la destinée dans son nouveau recueil de nouvelles? Ce sont les histoires peu compliquées d'« obscurs » individus, comme le titre même en avertit le lecteur. Et pourtant nous compatissons à leurs douleurs, et notre sympathie va entière à ces simples paysans de la Ruthénie, quoique, peut-être parce que si différents de nous-mêmes.

Qu'on ne s'attende pas pourtant à oublier complètement, en lisant les *Obscurs*, sa propre personne, à repasser en soi les émotions des personnages actifs. On reste spectateur, malgré tout l'intérêt, on regarde les héros penser et surtout sentir, penser et sentir autrement que le lecteur occidental. Cette étrangeté est la raison qui rend attachantes ces nouvelles ruthènes. L'auteur le sait; aussi, parfois, cède-t-il au besoin d'expliquer ces états d'âmes si nouveaux, et quelques phrases d'exégèse psychologique viennent de temps en temps rompre — maladroitement et inutilement, à mon sens — l'inspiration, dans le dernier récit particulièrement.

C'est comme du Maupassant? Tant s'en faut; sans parler de quelques embarras dans l'art de la description, l'objectivité du novelliste français ne pouvait convenir à l'ardent patriotisme de l'auteur ruthène qui n'a pas le moins du monde l'envie de cacher ses amours ni ses haines. Et Sémène Zemlak a une heureuse fortune, puisque ses sympathies naturelles sont en même temps les nôtres, et que de tout temps l'on s'est accordé pour juger le vaincu plus intéressant et plus estimable que son oppresseur. A. F.

Mots pézans et poutès rézons.

III

Eintré la Sylvie à Daniel à Pierro et la Marienne aô gros marisau.

(On delon la matenâ, vers lo borni daô maitin.)

La Sylvie. (Que récouré sè z'édzès). — Vo là-vâdè, Marienne?...

La Marienne. (Tol'in furie, in froitein la roba d'on dé sè bouébo). — Faut bin lavâ quand l'ai ya pè lo veladzo dai routès dè bouébo que ne fan que dai caïenèrâ!

La Sylvie. — Aô bin se l'an mônnettey ion dai voutro?

La Marienne. — Quemin se vo ne savai pas què hier' à né, voutron Jules, qu'est tant crainti, tant galé, tant sâdzo, que ne fè rin què dai ballès manafans, n'avai pas fotu noutron Constant avoué sè z'haillons dè la demèindze deïn voutron crau...!?

La Sylvie. — Voutron Constant vo z'a contâ dai dzanlyès; Jules m'a de que l'ai étaï tsai tot solet.

La Marienne. — Bin vai! Ta, ta, ta! On sâ praô dè iau sort voutron Jules, voutron gros cheintion... Ressemblé à cliaque que l'a fé: n'est pas moo dè la promire...

* Zemlack « Les Obscurs », Payot et Cie, éditeurs.

La Sylvie. — Paret que ne l'ai ya què vo aô mondo po dere la vreta, in correin tot lo dzo d'ona mézon à l'autra delavâ lè dzeins avoué voutra leingua d'aspique...!

La Marienne. — Vitès dzalaôza, vo que vo ne sèdè pas iau allâ!... Mâ vouaique! tzi vo, l'est veré, vo ne païdè pas ona menuta... Lo dzo vo démarquâdè lo lindzo que vo robâdè, et la né tant que vo pouaidè veni à bet dè portâ lè tzerdzès et dè tsandzi lè bouein-nès...!?

La Sylvie. — Pouta chuvetta que vitès! vo z'ai bin de què vo z'incrairè vo que vai on valet qu'est dè la compagni aô recèviaô po ceïn que l'a lè dai à crotsets!

La Marienne. — Cliouèdè voutron mor! granta gormanda! vilhie tsaropa! Allâdè pi payi la roba que vai met po vo mariâ et lè bossèts dè vin que voutron gouffra d'hommo bai à crèdit!

La Sylvie. — On in porai fêrè dai bi z'ato et baïrè daô bon vin avoué l'ardzeïn que la coumouna payè po élavâ les basquelyons de voutra felbie...

La Marienne. — Tiaizi vo tsanca dè gue-nautsche, dè triba, dè pouta chargua!...

(N'aran bin su pas fini à l'haôra que l'es dè laô disputâ, se permi lè dzeins que s'atroupâ-von po lè z'ouèr, ne s'étaï pas trovâ Françuè à Tube qu'à zu la boum'idée d'allâ prindrè on goumo et que sè incoradzî dè iè molhî totès lè duès bin adraî quantiè que bolséian. Mâ ceïn a dourâ onco grand temps, ha à la fin sè tre-vougnivan fermo et quand l'in a zu prau et que sè san verie lo dou, in sè tapeïn (à respè!), vo devenâdè prao quiet, Françuè à Tube avâ lè brè qua lai fasan mau.)

OCTAVE CHAMBAZ.

Entre Lausanne et Moudon.

L'autre jour, à la gare de Lausanne, nous avons vu un habitant de la capitale qui s'en allait chercher le ciel bleu et le soleil à... Grindelwald. Notre voyageur ignorait encore qu'il suffit d'une demi-heure de tramway pour sortir des brumes où éternuent nos corizas et où nos bronchites font entendre leurs lamentables gloussissements, une demi-heure sur la ligne du Lausanne-Moudon, dans des wagons agréablement chauffés. Voici le Chalet-à-Gobet et la plaine blanche de Mauvernay, propice aux exercices sur skis; l'étang de Ste-Catherine, rendez-vous des patineurs; Montpreveyres et son panorama des Alpes fribourgeoises; Mézières, où chantent encore les échos de la *Dime*; les propettes fermes de Carourge; Savigny et sa petite église perchée sur un « crêt », d'où le regard plonge sur le lac et sur les pittoresques contrées qui forment, pour ainsi dire, l'antichambre de la Gruyère.

Ces charmants belvédères ont été chantés par le philosophe Charles Secrétan, ce qui n'empêche pas maints Lausannois de les ignorer encore, parce qu'ils sont aux portes de leur ville, tandis que Grindelwald!...

Tête à tête

Quelqu'un a fait le calcul du temps qu'une femme passe à se regarder dans la glace.

De six à dix ans, une jeune fille passe chaque jour sept minutes devant sa glace; de dix à quinze ans, un quart d'heure; de quinze à vingt ans, vingt-deux minutes, et de vingt à vingt-cinq ans, vingt-cinq minutes. De vingt-cinq à trente ans, la femme consacre une demi-heure par jour à son miroir. Plus elle avance en âge, moins la femme met de temps à se regarder: de trente à trente-cinq ans, vingt-quatre minutes par jour; de trente-cinq à quarante ans, dix-huit minutes; de quarante à cinquante